

Barthes au temps du *ghosting*

Dernier brunch avant la fin du monde. Survivre à notre époque avec Roland Barthes de Célia Héron et Floriane Zaslavsky

Pierre Popovic

Numéro 276, été 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96742ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Popovic, P. (2021). Compte rendu de [Barthes au temps du *ghosting* / *Dernier brunch avant la fin du monde. Survivre à notre époque avec Roland Barthes* de Célia Héron et Floriane Zaslavsky]. *Spirale*, (276), 94–96.

BARTHES AU TEMPS DU *GHOSTING*

DERNIER
BRUNCH
AVANT LA FIN
DU MONDE.
SURVIVRE À
NOTRE ÉPOQUE
AVEC ROLAND
BARTHES

CÉLIA HÉRON ET
FLORIANE ZASLAVSKY

Arkhé, 2020, 272 p.



En première de couverture, l'illustration de Célia Caillois montre un Roland Barthes relooké. Jeune encore quoique le cheveu gris, décontracté, le regard malicieux et un rien de complicité dans le sourire, assis sur un petit mur rouge, vêtu d'une veste et d'un pantalon ocres et cosy, chaussé d'une paire de *running shoes* aux lacets verts finement noués, Barthes glande. Ses pieds reposent sur la planche d'une trottinette électrique. Jouant les bipèdes, une jeune chatte tend ses pattes de devant vers une moitié d'avocat dénoyauté, en train de tomber vers elle, peut-être un reste d'*avocado toast* («*un avocat écrasé sur un quignon de pain*»). Cette représentation charmante du sémiologue en vogue au temps des Trente Glorieuses jouxte le sous-titre : *Survivre à notre époque avec Roland Barthes*. Diable ! Nombre de gens eurent et ont une grande estime pour les *Fragments d'un discours amoureux* (1977) et pour les *Mythologies* (1957), j'en suis, mais de là à tenir leur auteur pour un sauveteur conjoncturel de l'humanité, il y a un abîme. En fait, il faut voir là une première trace – celle de l'hyperbole, qui est au sous-titre ce que le *pathos* est au titre – de la distance amusée que Célia Héron et Floriane Zaslavsky établissent envers les objets et les sujets sur lesquels elles méditent. Ce décalage vers le sourire est permanent et n'est pas pour rien dans la réussite de *Dernier brunch avant la fin du monde*. Sous ce titre, les deux journalistes ont assemblé des mots, des expressions, des usages, des façons d'être, des représentations qui circulent dans la société contemporaine¹. Les éléments de cette cueillette sont, comme il en allait dans les *Mythologies* de Barthes, suivis d'un commentaire de quelques pages pleines d'allant.

DE SON ET DE LEUR À NOTRE TEMPS

Deux durées sont prises en écharpe. La première va de Barthes (1957) à nos jours. Elle couvre une soixantaine d'années et permet de prendre distance avec l'essai barthésien. En 53 notices, celui-ci dresse le portrait de la bourgeoisie et de son idéologie à partir d'un matériau très varié (faits divers, faits de langue, modes d'achat, institutions et pratiques culturelles, coutumes alimentaires, événements sportifs, discours politiques, photographies, vedettes médiatiques, etc.). Par une analyse de la mise en forme des objets choisis (le bifteck et les frites, le visage de Greta Garbo, l'affaire Dominici, la littérature selon Minou Drouet), il s'agit de dévoiler les *a priori*, les fausses évidences, les valeurs, les stéréotypes sous-jacents, jamais exposés comme tels. Lecteur des formalistes russes, Barthes pose que c'est la forme qui donne le sens, de la même manière que le fait un mythe ou une mythologie. Exemple: «*Le mythe de l'abbé Pierre dispose d'un atout précieux: la tête de l'abbé Pierre.*» Il déconstruisait ainsi un fonds mental typique dont la reconstitution tenait lieu de rituel de classe pour la bourgeoisie française. La seconde durée oppose les années 1980-1990 à l'époque contemporaine. À l'égard de celle-ci, celles-là constituent une manière de préhistoire. Vus d'aujourd'hui, les mœurs étaient bizarres, les fantasmes plats, la langue française encore pas mal française, les réveils matinaux stressés, les téléphones immobiles, les écrans grands dans des salles populeuses, les trotinettes pour les enfants, les affaires publiques réservées aux « experts », les *podcasts* inconnus, la « parisienne » une référence inconsistante, le PSG et les prédécesseurs de Kylian Mbappé ridicules, le web à ses balbutiements, l'humour et les potins de circulation lente, mais lente! En somme, le schéma est classique: le grand-père (Barthes, 1957) est sympa, les parents (1980-1990), *bof* (comme l'auraient dit eux-mêmes ces *baby-boomers*). Plus sérieusement, ce qui marque une fracture entre la fin du xx^e siècle et le moment contemporain, c'est, pour Héron et Zaslavsky, l'expansion d'internet, le développement des réseaux sociaux et leurs flux permanents, l'apparition de nouvelles pratiques (aller voir Wikipédia), de gadgets supplétifs (la cigarette électronique), de nouveaux gestes (le *swipe*), de nouveaux métiers (influenceur), de nouveaux concepts au goût du jour (la disruption), de nouvelles préconsciences (l'état de la planète), etc. Le neuf est par essence à la fois tautologique (est neuf ce qui est nouveau) et séparatiste; il disjoint ici un « nouveau » de deux « anciens mondes »¹.

UNE STRUCTURE SOUPLE

Reprenant à leur manière le projet de Barthes, Héron et Zaslavsky veulent répondre à cette question: «*Quelles nouvelles mythologies notre société mondialisée a-t-elle véhiculées ces dernières années, alimentant les rêves et les fantasmes d'une partie de notre génération, aspirant, comme nous à plus, à mieux?*» L'expression « société mondialisée » est hasardeuse. Non seulement parce que la « mondialisation » est elle-même une construction idéologique à interroger, mais aussi parce que nombre de ces nouvelles mythologies sont ignorées ou déconsidérées dans le vaste monde. Il est difficile d'imaginer que tout jeune Tibétain soit au courant de ce que c'est qu'une « *morning routine* »² ou qu'il se porte à la défense d'une « *certaine idée de l'art de vivre new-yorkais* », quand bien même il disposerait d'un ordi ou d'un portable, ce qui, par parenthèse, n'est pas encore, loin de là, le cas de tout le monde³. Il serait plus prudent de parler des sociétés occidentales actuelles influencées grandement à la fois par la culture de masse américaine et par le développement du numérique aux États-Unis. Cela dit, ces nouvelles mythologies couvrent un éventail assez large de la vie contemporaine. Elles peuvent être classées en huit rubriques thématiques⁴. 1. La pratique d'internet: « Le chat d'internet », « La dick pic », « Les émojis », « Le ghosting », « Lol [vs lulz] », « Les podcasts », « Le swipe ».

1 – Le pays qui a servi de vivier à cette recherche est la France, mais le livre ouvre plus largement sur les pays occidentaux dits « avancés ».

2 – Expressions utilisées fréquemment dans le discours macroniste.

3 – Laquelle consiste à se filmer en train de satisfaire à « *tous les soins que nécessite notre apparence avant qu'on ose se présenter sur la grande scène de la vie* » et, bien entendu, à mettre les images de cette aurore hétéroscopique sur les réseaux dits « sociaux ».

4 – Les statistiques démontrent une croissance très rapide du nombre de connectés à internet, depuis 2016, date à laquelle 47% de la population mondiale étaient connectés. Y aurait-il 90% de connectés, cela ne suffirait pas à en conclure que tout connecté connaisse les « *morning routines* » ou le « *tote bag* », par exemple.

5 – Cette répartition thématique est mienne.

2. La vie sociale et ses comportements : « La FOMO [*Fear of Missing Out*] », un désir de « Campagne », « La disruption », « La parisienne », « Les tiers-lieux », « Le tote bag », « La trottinette [électrique] ». 3. Le corps : « L'aspirateur à clitoris », « La culotte de règles », « Le visage de Kim Kardashian », « Le yoga », « La cigarette électronique ». 4. La vie affective : « C'est compliqué », « Et toi, les enfants?... Face A », « Et toi, les enfants?... Face B ». 5. Le sport : « Kylian », « Le running », « Les sneakers ». 6. La culture et la communication : « Netflix », « Le New Yorker ». 7. L'écologie : « Les alertes du GIEC », « Le chef de compost ». 8. La langue : « -ing ». Ces mythologies sont données dans un heureux mélange, lequel favorise des passerelles entre elles. Ainsi, l'exorbitante et débilatante floraison du suffixe *-ing* – les *zapping*, *parking* et *camping* de l'ère préhistorique (cf. *supra*) ont une descendance prolifique dans laquelle circonvolent à tout va les *brainstorming*, *coworking*, *spinning*, *juicing*, *colunching*, *what-the-fucking*, *targeting*, *mainsplaining and co* – est la matière d'un petit essai propre, mais elle a des résonances dans d'autres sections tant ce provignement est devenu à la fois un signe de distinction et, sur les plans commerciaux et politiques, un moyen de séduire le chaland très pratiqué sur les bords de la Seine, et ailleurs.

LA PRESTESSE D'UNE PROSE

À la différence des *Mythologies* de Barthes, celles de Célia Héron et de Floriane Zaslavsky ne composent pas une mosaïque ou un collage dont procéderait le portrait critique d'une classe sociale. Elles en sont bien conscientes et disent plutôt avoir décrit le profil d'une génération, moins définie par la date de sa naissance que par le partage d'une conjoncture socio-économique particulière : « *crise économique mondiale* » (2007-2008), « *conviction [d'un] inéluctable déclassément [social] et d'un [futur] désastre écologique* ». Elles ne négligent pas non plus le fait qu'« *une génération est une abstraction, un produit de l'imaginaire social* », sans donner cependant de suite à cette affirmation dans leur ouvrage. Il me semble qu'une autre hypothèse, appuyée sur les travaux de Nathalie Heinich, aurait plus de force que ce recours au concept de génération. Dans son grand essai *De la visibilité. Excellence et singularité en régime médiatique* (2012), lequel comprend des séquences proches des mythologies barthesiennes (voir, par exemple, les pages sur Éric Cantona, sur le culte de la princesse Diana, sur les fans), Heinich diagnostiquait l'émergence d'un élitisme médiatique à la fin du xx^e siècle. Le projet mené à bien par Héron et Zaslavsky confirme ce diagnostic mais l'incline à mon sens vers autre chose, vers l'émergence toute récente d'une paradoxale « élite moyenne » – je ne vois pas comment l'appeler autrement pour le moment – laquelle se définirait comme une mouvance ou une configuration instable dont la maintenance dépend à la

fois d'une indéfinition de soi toujours recommencée, du transfert du support vers le sujet qui l'utilise et de la transformation dudit sujet en entrepreneur rémunéré pour sa bienveillance envers ses affidés. Ce qui pourrait soutenir cette idée très conjecturale, ce sont ces lignes qui clôturent la mythologie consacrée à Kim Kardashian : « *La famille Kardashian est l'incarnation [d'un] nouveau modèle entrepreneurial et médiatique. Celui d'une réussite qui prétend ne plus résulter de ce que l'on fait mais de ce que l'on est.* » Voire : de ce qu'on donne à croire qu'on est.

Je m'en voudrais de clore ce compte rendu sans rendre hommage à la qualité de la recherche et de l'écriture qui alimentent ce *Dernier brunch*. Du côté de la recherche, il faut noter la mobilisation régulière de travaux issus des sciences humaines et d'articles de presse et de revues, travaux et articles très bien choisis, toujours résumés clairement, et qui servent vraiment à ouvrir des questions et à chercher de bonnes réponses. Du côté de l'écriture, c'est une fête, carrément. La prose ici va vite, avec une prestesse qui lisse l'ironie tantôt dans le sérieux, tantôt dans la tendresse, celle-ci étant réservée à ces curieuses créatures qui s'empêtrent si volontiers dans les rets des machines qu'elles ont créées. Et tous les moyens de célébrer la joie d'écrire sont convoqués : inventions de dialogues ionesciens, descriptions de comportements discutables, dérapages sciemment contrôlés à l'exemple de cette duplicité du mot « celui » dans cette phrase : « *Puis il [le clitoris] retombe dans le silence avant de revenir en force, acquérant depuis quelque temps, le statut d'icône militante punk, non sans rappeler celui de Chantal Goya.* » Interpellations du lecteur : « *Comment en est-on arrivé là ? Oui, c'est toi que je regarde, trentenaire qui a grandi avec internet [...]* » Antiphrase douce : « *[L]e mot "pénispliquer" proposé au Québec comme substitut au mainsplaining a du charme et pourrait nous convaincre.* » Après une crise d'angoisse éprouvée devant l'impératif de devoir « disrupter » (définition simple : sortir à tout prix des sentiers battus sinon mourir), ce retour aux choses essentielles : « *[P]utôt que de nous endormir la peur au ventre en entendant au loin l'écho de la scie qui s'attaque à la branche sur laquelle nous venions de poser nos fesses, nous avons repris la lecture de notre recueil de haïkus.* » Assauts de sagesse : « *Oui, l'humanité redécouvre la roue tous les deux siècles.* » Loin que ces moyens scripturaux nuisent à cette étude de mœurs singulière, ils lui donnent sa formidable énergie. Quand elles décrivent la société actuelle, c'est grâce à eux que les deux prosatrices trouvent le ton *ad hoc* et atteignent le juste équilibre entre la reconnaissance des nouvelles possibilités et les doutes qu'il est salutaire de soulever à leur endroit. Enfin une bonne nouvelle ! Il est désormais possible de survivre à notre époque, avec Roland Barthes et celles qu'il inspire.